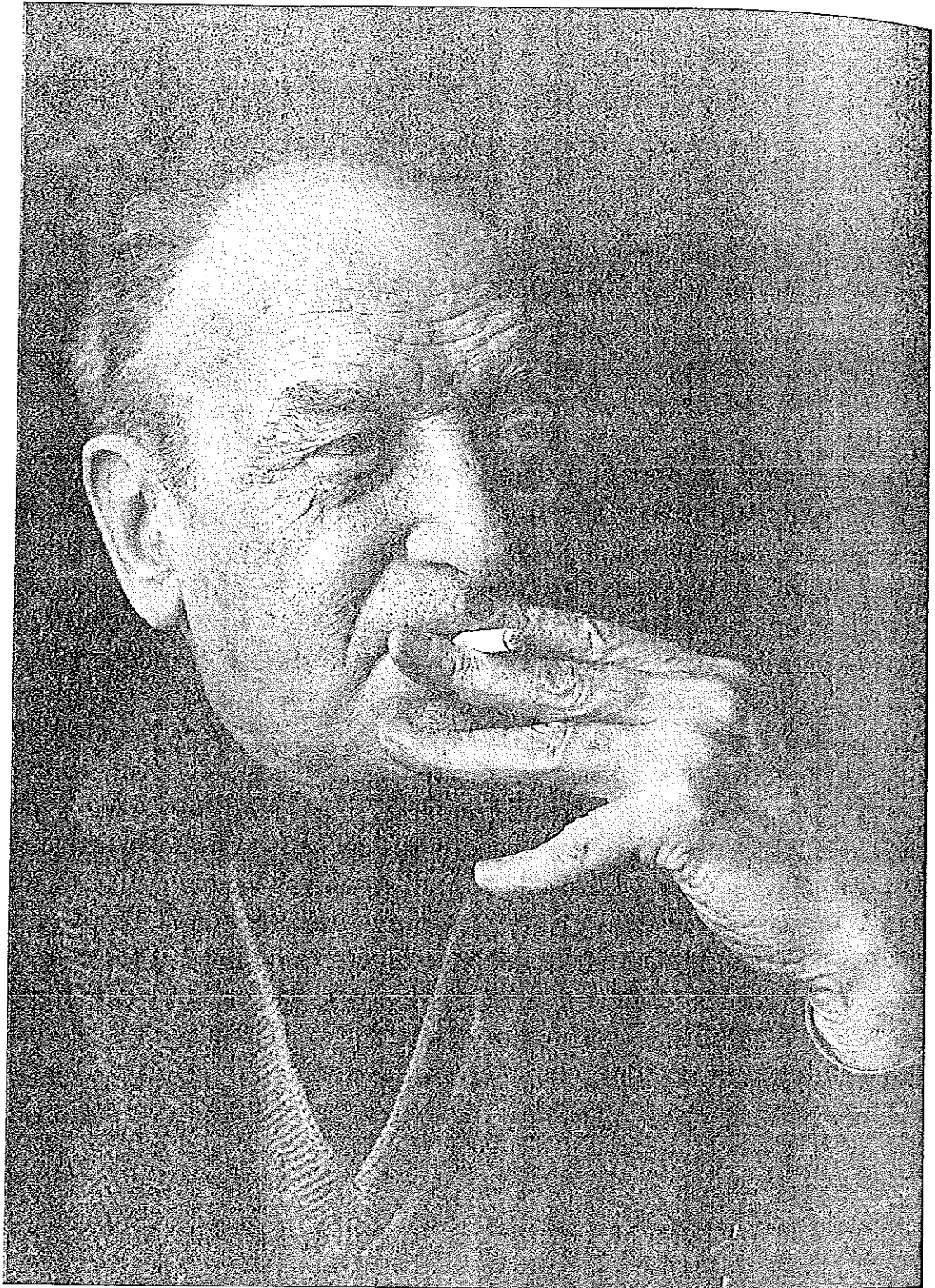


Philippe Soupault

Avec André Breton et Louis Aragon, Philippe Soupault (1897-1990) fonda la revue *Littérature* (1919-1924), qui vit naître le surréalisme. Ce fut dans cette revue qu'il expérimenta l'écriture automatique en 1919, en cosignant avec Breton *Les Champs magnétiques*, technique dont Breton fit l'emblème du mouvement en 1924 dans le premier *Manifeste du surréalisme*. Esprit libre et indépendant, Soupault eut du mal à accepter les exclusives du « pape » du surréalisme : il fut exclu du mouvement en 1926, jugé trop littéraire et surtout parce qu'il s'était mis à écrire des romans – *Le Bon Apôtre* (1923), *En joue* (1925), *Le Nègre* (1927), *Les Dernières Nuits de Paris* (1928). Poète, Soupault a écrit ses recueils sous le parrainage d'Apollinaire, avec *Aquarium* (1917) et *Rose des vents* (1919), avant de s'affirmer avec *Westwego* (1922). Journaliste et reporter, il voyagea à travers le monde. Durant la Seconde Guerre mondiale, il fut chargé de reconstituer les réseaux d'agences de presse française en Amérique du Nord. Il publia de nombreux essais sur la littérature – Labiche, Baudelaire, Lautréamont, etc. – et sur le cinéma.



Histoires littéraires : *Nous aimerions savoir comment André Breton s'est imposé comme chef du groupe. Car enfin, au départ, vous étiez trois à la direction de Littérature.*

Philippe Soupault : Je vais vous dire une chose : Breton avait un caractère différent de celui d'Aragon et de moi, c'était un homme qui aimait commander, qui aimait influencer, qui aimait, si vous voulez, grouper et qui avait même un côté un peu autoritaire, un peu dominateur. Chose curieuse, c'était un homme qui était à la fois solitaire et qui avait peur d'être seul. Il avait besoin, si vous voulez, qu'on se réunisse. Je me souviens, à la fin de sa vie – nous étions tout à fait réconciliés –, il me demandait quelquefois de venir à un café près des Halles qui s'appelait *La Promenade de Vénus* (c'était un beau nom) et il avait, jusqu'à la fin de sa vie, autour de lui des gens. C'est une question de caractère, alors que, au contraire, Aragon était un homme extrêmement indépendant et qui avait surtout beaucoup d'histoires féminines. Il y avait eu Nancy Cunard, qui était une personne assez extravagante et qu'Aragon admirait beaucoup ; il la suivait un peu dans tous ses voyages et ses déplacements ; et puis il y a eu Elsa, qui détestait Breton et que Breton détestait. Naturellement, ça a fait des difficultés. Et moi qui suis un voyageur, je n'aimais pas rester dans les petites chapelles et dans les cafés de Paris. C'est une question de caractère, vous savez, nous étions très différents. Breton était d'origine très petite-bourgeoise, Aragon était d'une famille assez difficile, assez compliquée, et ça a joué dans sa vie. Quant à moi, j'étais malheureusement – enfin, pas malheureusement, mais tout de même – de la grande bourgeoisie, la famille Renault. Alors, vous voyez, cela faisait des différences. Mais pourtant, intellectuellement, nous nous entendions très bien.

Il est tout de même assez étrange que ce soit Breton, d'origine sociale la plus basse, qui ait été appelé à la direction du groupe.

Oui, son père était gendarme... De là une part de son caractère... Jacques Baron a dû vous le dire : lui-même en a souffert et a été à son tour très violent, au moment de participer au pamphlet *Un cadavre*. Baron, qui est un garçon très fin et très subtil, souffrait de cette espèce de côté gendarme qu'avait Breton, qui vous mettait toujours au pied du mur, peut-être pour ne pas s'y mettre lui-même. Par

exemple, Jacques Baron a dû aussi vous le dire, il nous faisait donner des notes à différentes choses dans *Littérature* : c'était son côté un peu professoral. Et ça nous exaspérait...

Et puis Breton est seul à écrire des textes vraiment théoriques, avec Aragon, peut-être, mais dans une moindre mesure. Ça a dû jouer, non ?

Bien sûr. Mais remarquez, il y a une chose qui me paraît très injuste, c'est que l'on ne considère Breton que comme un grand théoricien. Breton, c'est vrai, avait le sens de l'action parce qu'il avait eu cette éducation de médecin faisant des observations. Mais sa vraie grandeur, à mon avis, c'est qu'il était un grand poète, et il est bien dommage que l'ombre du théoricien cache son génie poétique.

Pour en revenir à Littérature, avant que Dada n'apparaisse, étiez-vous sûrs de vous, en tant que poètes, considérez-vous que vous apportiez quelque chose de neuf à la littérature, ou bien est-ce Dada qui vous a vraiment révélés ?

Non. Les deux qui nous ont révélés, qui nous ont dit que nous étions poètes, c'est Apollinaire et Reverdy. Vous savez, il y a beaucoup de jeunes gens qui écrivent de la poésie, c'est presque une maladie infantile, mais Apollinaire et puis Reverdy nous ont vraiment donné confiance.

Pourquoi, alors, avoir adopté Dada ?

Il faut bien vous dire une chose, c'est que nous étions des révoltés à cause de la guerre, de cette espèce d'abominable boucherie, boueuse et horrible, et pendant ce temps-là nos aînés ou bien étaient morts au front, et nous ne les connaissions pas, ou bien alors c'étaient des académiciens du genre Barrès, qui écrivaient des choses révoltantes. Et puis, nous avons vraiment assisté, aussi bien Aragon que Breton ou moi, au retour des combattants blessés. Nous étions très près d'eux et ça a alimenté toute une révolte. Vous voyez pourquoi, au fond, nous avons voulu nous séparer de nos aînés, être en rupture ; et comme Dada avait aussi une attitude absolument contre la guerre, la rencontre a été fructueuse.

Et, grand précurseur de l'esprit Dada, il y a eu Jacques Vaché.

Jacques Vaché, voyez-vous, c'est un cas un peu particulier, dont Breton a créé la figure. Il n'y avait que Breton qui connaissait Vaché ; il a écrit à Aragon et à Fraenkel, mais nous, nous ne l'avons jamais vu. Ni Aragon, ni Fraenkel. Il n'y a que Breton...

« Vaché est surréaliste en moi ».

Oui, c'est ça. Je crois que, effectivement, Breton a créé, si vous voulez, le personnage. C'était un garçon, je crois, très curieux, très intelligent, mais très provocateur.

Vaché, n'est-ce pas un peu le fantasme du surréalisme ? Le poète qui n'a jamais écrit un seul poème.

C'est ça, oui. Seulement, il y a aussi une chose qu'il faut dire, c'est que Vaché aimait provoquer. Breton était un personnage très rigide, un peu sérieux, alors que lui, Vaché, était le dandy anglo-saxon, qui cherchait à le désarçonner. Breton acceptait ça avec admiration. Par exemple, chaque fois que Breton lui parlait d'Apollinaire avec admiration, Vaché le traînait dans la boue.

Vaché n'épargnait que Jarry.

Oui et encore. Non, c'était un personnage... Je suis persuadé qu'il y a un peu de légende créée par Breton autour de Vaché. Moi, je ne l'ai pas connu.

Il vous a écrit, tout de même ?

Non, pas à moi. Il a écrit à Breton à propos d'un de mes poèmes. Ça a été aussi pour provoquer, pour choquer Breton. Breton était absolument stupéfait : il croyait que Vaché allait taper sur mes poèmes. Pas du tout. Vaché avait bien compris qu'il allait choquer Breton encore autrement. Vous savez, ils étaient jeunes tous les deux...

Et comment toute cette ambiance de camaraderie s'est-elle détériorée pour en arriver à des exclusions ?

C'est venu de nos caractères. Et puis de choses, je dois dire, un peu sordides. Aragon vivait d'une façon assez étrange, avec Nancy Cunard, dans un luxe faramineux, ils faisaient de grands voyages. Et puis, il a écrit des romans. Moi aussi. Breton détestait les romans, je ne sais pas pourquoi, puisqu'il en a écrit un, *Nadja*. Il y avait aussi nos différences de vie. Il est certain que Breton vivait dans un cercle très restreint, alors que nous, nous sortions, Aragon sortait beaucoup, moi aussi, je connaissais beaucoup de gens et je voyageais. Et puis, ce qui a été terrible, c'est que, à un moment donné, Breton a fait à mon avis une grave erreur : il a voulu créer une galerie de tableaux, qui s'appelait La Galerie surréaliste, rue Jacques-Callot. Et moi, je me suis révolté : on ne vend pas des tableaux quand on est un écrivain, un poète ! Ce n'est pas possible : les marchands sont des bandits, on le sait bien... Je me suis révolté et ça a beaucoup choqué Breton, qui a cherché, à ce moment-là, à m'être hostile. Plus qu'hostile : il a cherché à créer [un climat judiciaire] autour de moi, et autour d'Artaud surtout, parce que Artaud, comme Vitrac, voulait faire du théâtre. Il y a eu là une grande bagarre, avec soi-disant jugement. Breton adorait être président de tribunaux, toujours président... Je lui ai dit : « Moi, je ne comprends pas : vous me reprochez d'écrire des romans, et vous, vous ouvrez une galerie de tableaux ! » Ça a été catastrophique. Il m'a alors accusé d'écrire des romans, d'écrire dans les journaux, comme il l'a reproché à Desnos, et surtout il m'a dit : « Vous fumez des cigarettes anglaises ! » C'était dérisoire.

Nous avons posé la même question à Jacques Baron, il n'y a pas très nettement répondu : Breton accuse Desnos d'écrire dans les journaux et Péret a vécu toute sa vie de journalisme.

Vous savez, il y avait des injustices chez Breton. Seulement, Péret était tellement chien fidèle qu'il n'osait pas l'attaquer. Desnos gagnait un peu d'argent, mais Péret vivait très misérablement. Je ne sais pas si Breton le soutenait beaucoup. Et il y avait aussi cette chose un peu difficile, il faut le dire, c'est qu'Éluard avait beaucoup d'argent.

De quoi vivait-il ?

Son père était ce qu'on appelle en France « marchand de biens », ce qui rapporte beaucoup. Éluard a beaucoup travaillé avec son père au début. Et il y eut une chose de bien comique. Vous savez que les promoteurs, quand ils achètent un lotissement, sont obligés de faire des rues, des voies, et il faut les nommer, ces voies. Éluard en a été chargé... Il y a donc eu une rue Lautréamont, une rue Arthur-Rimbaud, une rue Charles-Baudelaire, une rue André-Breton, une rue Louis-Aragon. Mais pas de rue Soupault. Et je vais vous dire pourquoi. À Villeneuve-le-Roi, mon grand-père a été maire pendant vingt-cinq ans ; à la fin, quand il a pris sa retraite, il a donné un kiosque à musique. La mairie de Villeneuve-le-Roi, le conseil municipal, a alors décidé de lui attribuer une avenue et une place. Il y a eu donc une place Soupault à Villeneuve-le-Roi ; il n'était pas possible d'avoir la même un peu plus loin. Mais figurez-vous que, depuis, Villeneuve-le-Roi a changé d'orientation politique : il y a eu un maire communiste, qui a balayé Soupault, et il a rebaptisé ça le boulevard Gagarine¹. Et quelqu'un qui a dit : « Mais il aurait pu appeler ça le boulevard Aragon »...

Breton ne vous a jamais reproché de mener une double, voire une triple vie, comme vous en parlez dans vos mémoires ? Vous étiez employé dans les pétroliers.

Oui, oui, je dirigeais les pétroliers. Il savait que je faisais ça. D'abord, j'étais mobilisé, on ne m'avait pas demandé ma permission. Si j'ai continué, c'est qu'il fallait bien vivre. Et, comme Breton, j'avais beaucoup de difficultés pour vivre. Moi, j'étais au Commissariat aux essences et pétroles ; lui, il avait été obligé, quand ses parents lui ont coupé les vivres, de devenir correcteur chez Gallimard, grâce à Gide.

Revenons, si vous le voulez bien, à Littérature. Ces dissensions dans le groupe apparaissent-elles dans la revue ?

Non, pas jusqu'au procès Barrès.

1. Le lieu s'est appelé place Youri-Gagarine de 1968 à 2003. Elle a repris son nom d'origine, place Amédée-Soupault, le 27 juin 2003

Par exemple, dans Entrée des médiums, Breton écrit en note : « L'attitude de Philippe Soupault a été très décevante vis-à-vis de ces expériences. » Qu'en est-il exactement ?

Je vais vous dire une chose : Breton avait un côté, si vous voulez, naïf. Vous connaissez l'histoire des haricots mexicains. Breton croyait à ces expériences : il pensait que c'était passionnant. Il était comme ça, très enthousiaste. Mais, moi, je dois dire, j'ai assisté à une séance [de Sommeils] et je me suis rendu compte que Desnos, Crevel et Péret, au fond, truquaient, trichaient, simulaient pour se faire remarquer, pour se donner de l'importance. Et moi, je n'ai pas marché. Seulement, il y avait vraiment une atmosphère assez étrange. Breton, de bonne foi d'ailleurs, m'a dit que lui aussi espérait s'endormir, mais qu'il n'y arrivait pas. Alors, les autres en profitaient. J'en suis persuadé. Desnos ne l'a pas dit, mais Crevel l'a dit.

Un fait qui est témoin de vos discordes, c'est la publication dans Littérature, par Breton, d'un extrait des Champs magnétiques, avec votre signature. En fait, deux pages blanches...

Oui, c'est ça. J'ai très bien vu l'allusion : c'est qu'il n'y avait plus rien. Mais je dois dire qu'il y avait une chose curieuse : c'est que, comme *Les Champs magnétiques* étaient de Breton et de moi, il n'y avait donc plus rien de Breton non plus. C'était à double tranchant. Oui, il y a toujours de ces histoires dans les groupes...

La naïveté de Breton apparaît aussi, sans doute, lorsqu'il se lance à corps perdu dans l'aventure communiste. Il a cru à un rapprochement entre Clartés et La Révolution surréaliste...

Vous connaissez l'histoire de la compagnie du gaz. Breton a adhéré au Parti communiste. On l'a interrogé, après quoi on lui a dit : « Bien, vous allez aller dans la cellule des employés du gaz. » Alors, Breton a été un peu soufflé. Il croyait qu'on allait le recevoir à bras ouverts, et voilà que la cellule lui demande de faire un rapport sur les syndicats italiens. Alors, à ce moment-là, Breton a claqué la porte. C'était un malentendu : les communistes étaient incapables de comprendre ce qu'était le surréalisme, de même que le surréalisme n'était pas capable de comprendre le marxisme. Les surréalistes avaient peut-être lu un peu de Hegel et de Marx, mais du bout des yeux. C'est

évident qu'ils n'étaient pas des spécialistes... Mais ça dépendait un peu aussi du caractère de Breton : il avait ce côté étonnant, sans équivalent à mes yeux, de brûler ce qu'il avait adoré et réciproquement. Il y avait une très grande différence entre nous, quoique nous nous entendions parfaitement sur certaines choses, par exemple sur la poésie. Et puis, voyez-vous, il y a cette chose curieuse : Breton, qui m'avait traîné dans la boue avec Baron, Desnos et tous les autres dans son deuxième manifeste, l'a regretté à la fin de sa vie. Il me l'a dit d'ailleurs. Il s'était trompé : il a cru que j'avais fait un écho, dans un journal, qui n'était pas de chantage, mais un journal d'échos comme *Pourquoi pas ?* Il avait simplement vu cet entrefilet, je crois que c'était contre la galerie, et il avait cru que c'était de moi. En fait, il avait simplement vu que l'imprimeur, c'était mon frère : imprimerie Soupault. Et alors il s'est dit : c'est de Soupault. Il l'a regretté à la fin de sa vie. Nous sommes redevenus très grands amis et il m'a demandé de republier *Les Champs magnétiques*, alors que je ne voulais pas.

Pourquoi ?

1919 ! Vous vous rendez compte ? Ça fait un siècle, presque. Moi, je me disais : ça ne va pas avoir d'impact.

Non, au contraire. C'est un des grands textes du surréalisme.

Oui. Mais, seulement, vous comprenez, ça me paraissait tout de même très daté.

Les premières pages, du reste, traduisent très bien votre désarroi à l'époque.

Oui, certainement.

Le texte est devenu une espèce de monstre hybride.

Nous l'avons fait un peu exprès. Que cela soit une œuvre commune. Nous avons cherché justement à ne pas du tout montrer quelle était notre collaboration personnelle.

Pourtant, dans Littérature, vous publiez certains extraits du texte en les signant.

Oui, il y en a eu. Mais c'était parce que nous ne comptions pas publier le livre. Peu à peu, Aragon et Fraenkel nous ont convaincu de le publier. Avant, c'était seulement des choses que nous faisons circuler entre nous, que nous nous communiquions. Breton, à la fin de sa vie, était un personnage très curieux. Il sortait peu, vous savez qu'il avait, non pas de l'asthme, mais de l'emphysème. On n'arrivait pas à trouver à quoi il était allergique. Et moi j'ai une hypothèse qui est peut-être fausse : il avait des masques océaniens, très beaux d'ailleurs, et j'avais l'impression, quand j'allais le voir, qu'il y avait de la poussière, ou quelque chose comme ça, ou de la couleur, je ne sais pas, une chose qu'on n'arrivait pas à déterminer, comme on n'arrive pas à déterminer les causes de certaines maladies exotiques. Il souffrait horriblement, il me disait qu'il ne dormait plus que deux heures par jour. Tout de même, il sortait. Et figurez-vous qu'à la fin de sa vie, il se passionnait pour l'astrologie. Il a d'ailleurs fait son horoscope. Un jour que nous nous sommes croisés, je lui ai dit que je suis né le 2 août, à cinq heures du matin, aux environs de Paris. Et lui m'a dit : « C'est formidable, c'est le Lion, mais moi, figurez-vous – il m'a dit d'un air triste –, je suis du Verseau. » Il paraît que c'est un mauvais signe. Moi, je n'y connais rien.

Baron nous a suggéré qu'il y avait, chez Breton, une sorte de religiosité qu'il n'avouait pas. Le surréalisme, à la fin, se tourne vers l'ésotérisme, vers Eckhart, les mystiques, etc.

Sans vouloir peut-être en effet se l'avouer. Il a fait un livre avec Gérard Legrand, *L'Art magique*. Il m'a dit d'ailleurs, très honnêtement – car il était très honnête – et très modestement, que Gérard Legrand avait beaucoup travaillé. À la fin de sa vie, il avait beaucoup de mal à écrire. Avez-vous d'autres questions à me poser sur *Littérature* ?

*Encore une : publier une revue, cela devait coûter cher. Jacques Baron nous a dit que pour sa revue *Aventure*, chacun devait verser vingt francs...*

Aventure se vendait très mal, mais *Littérature* d'abord s'est très bien vendue et puis elle a tout de suite été prise en charge par un éditeur :

René Hilsum, au Sans Pareil. Au début, je venais d'être majeur, j'avais reçu un héritage de mon grand-père et de mon père, et j'ai pu financer le premier numéro. À ce moment-là, le papier ne coûtait pas si cher, ni l'impression. Et puis nous étions à la fin de la guerre, il y avait peu d'activités, peu de revues, les gens n'étaient pas tous revenus. Ensuite, c'est Hilsum qui a repris la revue. Et il la vendait assez bien, tandis qu'*Aventure* ne se vendait pas. Baron était tout jeune et je ne sais pas s'il avait de l'argent. Je ne crois pas. Ce n'était pas énorme ce qu'il touchait de ses parents. Mais il est bien sympathique, Baron. Je regrette d'ailleurs qu'il soit un peu négligé. J'essaie d'en parler souvent, on n'est pas très juste avec lui.

Il y a beaucoup de gens qui sont passés dans l'ombre du surréalisme : Francis Gérard, Carrive, Malkine, etc.

Francis Gérard n'était pas surréaliste. Au fond, il n'a jamais été surréaliste. Il a fondé une revue qui s'appelait *L'Œuf dur*. Maintenant, c'est un avocat célèbre, l'avocat de Trotsky, maître Rosenthal. Mais il a tout à fait abandonné la littérature. Qui d'autre ?

Carrive.

Carrive, lui, c'était bien après. Non, il y avait un garçon assez étonnant, dont on ne parle pas, c'est Mathias Lübeck qui était vraiment, alors, très étonnant. Le pauvre a été déporté et fusillé. Il avait un sens de l'humour extrêmement grinçant, c'était le descendant de Jarry. C'était un grand ami de Francis Gérard.

D'autres comme Malkine, Morise, etc. ?

Mais ils ne produisaient pas. Malkine était un grand ami de Desnos. Vous savez, c'étaient des satellites. Malkine était un homme qui ne s'intéressait pas tellement à la littérature, mais à la peinture. Mais vous savez, s'il y a des personnalités qui ressortent, d'autres sont plus modestes...

Le surréalisme a été une rampe de lancement pour bien des poètes. Breton avait sans doute ce don de révéler les autres à eux-mêmes.

Oui, mais pas tout à fait. Il aimait qu'on l'entoure. Alors, bien sûr, il y en avait qu'il rejetait. Il y avait des gens aussi assez bizarres, comme Pierre Brasseur, qui a été un ami avant de devenir vedette de cinéma. Des gens qui ont traversé l'époque surréaliste ont disparu complètement. Et même à la fin : tous les petits jeunes qui entouraient Breton ont disparu.

Et des gens comme Jean Schuster, Gérard Legrand, Benayoun, les avez connus ?

Jean Schuster aussi, il a disparu. Jean Schuster était très ami de Breton. Gérard Legrand, lui, il continue, je crois. Benayoun, maintenant, est devenu cinéaste.

Et le surréalisme belge ?

J'ai d'abord connu Mesens, j'ai connu aussi Scutenaire. Mais je n'ai pas connu Lecomte ni Nougé. Il y a eu des dissensions. Le caractère de Nougé était très différent du caractère de Breton. Il y avait pourtant une influence. Il y a un bouquin très bien fait sur le surréalisme belge : Marcel Mariën, *L'Activité surréaliste en Belgique*.

Joyce et le surréalisme ? Vous êtes certainement le plus apte à répondre à cette question.

J'étais très ami avec Joyce et celui-ci savait très bien que j'étais surréaliste. Mais Joyce était un homme qui était complètement voué à son œuvre. Le reste ne l'intéressait pas. Il ne vivait que pour son œuvre. Quand je pense que vivait à côté de lui un Beckett... Joyce n'a jamais su que Beckett écrivait.

Mais Joyce connaissait le premier roman de Beckett, Murphy. Beckett avait été tout étonné quand Joyce lui en avait récité les dernières pages.

Oui, mais Joyce était imperméable, cela ne l'intéressait pas. Mais il y avait des choses curieuses chez lui : il aimait beaucoup, par exemple, le bel canto. Et une chanson de Maurice Chevalier qu'il avait entendue

je ne sais pas comment : *Quand un vicomte rencontre un autre vicomte.* Il se la faisait chanter tout le temps. Hors de ça, Joyce était un homme complètement voué à son œuvre, comme Proust.

Et quand il est venu vous voir à votre bureau aux Essences et Pétroles, c'était pour quelle raison ?

Je crois que c'est Ezra Pound qui lui avait dit de venir me voir. Joyce avait des goûts anciens, une grande admiration pour Blake. Tout comme moi. J'étais un des rares Français à avoir vu des gravures de Blake et à avoir lu ses poèmes. C'est probablement dû à ça. Ezra Pound lui aura dit : il y a un écrivain français qui s'intéresse à Blake.

Retournons la question, si vous le voulez bien : les surréalistes et Joyce. Breton parle une fois de Joyce, d'une façon fort dépréciative.

Je me demande si Breton a jamais lu une ligne de Joyce. Ça m'étonnerait. Breton n'était pas un lecteur de romans. *Dubliners, Ulysses*, c'était probablement quelque chose d'impossible pour lui. Jamais il ne m'en a parlé, alors qu'il savait très bien que j'étais un grand ami de Joyce. Les rapports entre Breton et Proust, c'était très curieux aussi. Vous savez que Breton avait corrigé des épreuves de Proust. Ça a mal fini. Proust m'en avait fait part dans des lettres que j'avais données à Breton, figurez-vous, puisqu'il s'agissait de lui. Il les a vendues à un type de Bruxelles, qui était, je crois, un représentant en parfumerie. Et quand ce monsieur a vendu sa collection, c'est la Bibliothèque nationale qui l'a achetée. À mon grand étonnement, un de mes amis m'a dit alors : « J'ai consulté les archives et j'ai vu des lettres de Proust à vous. » Et j'ai compris que Breton avait gardé puis vendu ces lettres dans lesquelles Proust disait qu'il n'était pas très content de son travail. Il faut dire que corriger les épreuves de Proust, ça devait être quelque chose. Incroyable. Avec des becquets énormes, des phrases rajoutées.

Nous avons dans nos références : Trois lettres de Proust à Philippe Soupault, à propos des Champs magnétiques.

Oui, il y a eu ça, aussi. Mais Breton n'en est pas responsable. J'avais envoyé à Proust *Les Champs magnétiques* et il m'avait

répondu par une lettre de douze pages. Il faut dire que je le connaissais par ma famille, depuis mes quatorze ans. Mon père était médecin, comme le père et le frère de Proust. Et il connaissait donc un peu tout ce milieu. Cette lettre, je ne peux pas arriver à en retrouver la trace. Je suis très négligent et je crois qu'on me l'a volée, puis qu'on l'a vendue ; j'ai demandé au type qui la vendait, un marchand d'autographes, de me dire qui l'avait achetée, parce que j'aurais demandé une copie ou quelque chose comme ça. Impossible. Il n'a pas voulu me le dire. Qui me l'a volée, je ne sais pas.

Vous n'avez pas l'instinct collectionneur.

Non, je n'ai pas l'instinct collectionneur. Comme vous voyez, Baron non plus, je crois, mais il a des amis peintres. Vous savez, il y a mon portrait par Delaunay, devant la tour Eiffel. J'avais d'abord dit : je ne veux pas poser plus d'une heure. Il est arrivé à me faire poser tout de même un peu plus. Quand il m'a montré ce portrait, il m'a dit : « Est-ce que tu te trouves ressemblant ? » Je lui ai dit : « Mon vieux Robert, je trouve la tour Eiffel très ressemblante, mais pas moi. » Alors, il m'a dit : « Très bien, je vais mettre *Le poète Philippe Soupault*. » Alors, il m'a proposé de me donner ce portrait. Mais vous comprenez, deux mètres de haut, cette toile, elle n'aurait peut-être pas tenu ici. Je lui ai laissé le portrait et depuis, naturellement, ça a fait fortune pour Mme Delaunay. Elle l'a vendu, je crois, sept millions nouveaux. J'aimais beaucoup Delaunay. C'était un homme très modeste et très généreux, et il avait été d'une gentillesse et d'une générosité pour le pauvre Douanier Rousseau, et c'était bien le seul. Car Picasso s'est montré très salaud avec le Douanier Rousseau, alors qu'il avait trois toiles de lui. Qu'il a bien gardées, je ne sais pas ce qu'il en a fait. Ça a dû être vendu. Quand j'ai été voir Picasso avec Breton et Aragon, Picasso nous a joué un numéro : il nous a présenté son fils, qui était à ce moment-là un petit bébé. Et il nous a dit : « Quand il voit un tableau de moi, il se met à crier, mais alors je lui montre le tableau du Douanier Rousseau et il se calme. » Je ne sais pas si c'est vrai, mais enfin...

Pour revenir au surréalisme, que pensez-vous de cette récupération que l'on en a faite, notamment dans les anthologies destinées à l'enseignement, où on le présente comme une école parmi d'autres ?

Ce n'était absolument pas notre objectif. Le surréalisme a été une expérience et une libération, mais ça n'a pas été une école littéraire, pas du tout une école avec des règles, avec des tabous, des interdits. Non, au contraire, ça a été une sorte de libération totale, et c'est ça qui, je crois, a fait la valeur du surréalisme et son impact.

Dans le même ordre d'idées, que pensez-vous des interprétations d'un Sartre, par exemple ?

Je ne sais pas si vous avez lu beaucoup de *L'Être et le Néant*, mais vous aurez vu que c'est un professeur de philosophie, très savant, mais qui ne comprend rien à la poésie. Vraiment, c'est comme Camus, ce sont des gens qui ne peuvent pas, qui ne comprennent absolument pas ce que peut être la poésie.

19 novembre 1981

(Entretien réalisé par J.-P. Bertrand et P. Durand,
Histoires littéraires, n° 37, 2009)